



Monica Battaglini, Stéphanie Fretz, Eva Nada et Laurence Ossipow (dir.)

Enquêter, former, publier au cœur de la cité

Éditions ies

Introduction

Monica Battaglini, Stéphanie Fretz, Eva Nada et Laurence Ossipow

DOI : 10.4000/books.ies.2140

Éditeur : Éditions ies

Lieu d'édition : Éditions ies

Année d'édition : 2018

Date de mise en ligne : 18 février 2019

Collection : Le social dans la cité

ISBN électronique : 9782882241368



<http://books.openedition.org>

Référence électronique

BATTAGLINI, Monica ; et al. *Introduction* In : *Enquêter, former, publier au cœur de la cité* [en ligne].

Genève : Éditions ies, 2018 (généré le 01 février 2021). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/ies/2140>>.

ISBN : 9782882241368. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.ies.2140>.

Introduction

Monica Battaglini, Stéphanie Fretz,
Eva Nada et Laurence Ossipow

En 1969, l'Institut d'études sociales a créé son Centre de recherche sociale, le CERES. Au moment de fêter ses 50 ans d'existence, les membres de ce laboratoire proposent une réflexion sur la place et la fonction de la recherche au sein d'une Haute école de travail social en 2018. Au fil du temps, la recherche en travail social a pris différentes formes et visé différents buts, les exigences ont évolué, cette recherche s'est affirmée. Si ce domaine d'enquête est désormais reconnu comme champ des sciences sociales, les modalités et les approches scientifiques qu'il convoque restent variées. La dizaine d'articles qui composent le présent ouvrage reflète cette diversité. Les travaux présentés poursuivent divers objectifs, qui vont de la compréhension de phénomènes et mécanismes sociétaux à l'utilisation de ces mêmes connaissances pour le fondement de l'action sociale. Aussi, ces travaux s'inscrivent dans un continuum allant de la recherche dite fondamentale à la recherche dite appliquée, en incluant des modalités telles que la recherche collaborative, l'analyse de l'activité, la recherche-action, la recherche impliquée... L'objet de ce volume n'est toutefois pas d'entrer dans un débat opposant ces deux visions de la recherche – même si celui-ci n'est pas clos – mais de mettre en lumière le lien que la recherche en travail social entretient avec son «sujet» d'étude, sachant que, par nécessité et par vocation, la mission de formation des hautes écoles est fortement liée aux milieux professionnels et politiques. On pourrait, comme le fait Eva Nada dans la postface de cet ouvrage («Recherche en contextes. Les apports du travail social aux sciences sociales ou à l'épistémologie des sciences sociales» pp. 237-252), interroger l'apport même du travail social à la recherche en sciences sociales en général. En s'attachant notamment à l'étude des marges de la société à travers une «pluralité épistémique» qui lui est propre, la recherche en travail social alimente la prise de distance et la réflexivité des chercheur-e-s, leur fournissant par ailleurs des outils

de résistance aux pressions de leur environnement auxquelles elles et ils peuvent être confronté·e·s.

Dans ce contexte, les contributions posent la question de la spécificité de la recherche en travail social, des liens qu'elle entretient avec la cité dans laquelle elle s'insère et avec les formations dispensées dans une haute école. Les réponses à ce questionnement sont bien évidemment multiples et tissent la trame de fond de cet ouvrage. Cela amène à s'interroger sur les modalités de transfert des problématiques abordées et des résultats issus des recherches. Ce transfert, ce partage, cette transmission s'avèrent tout aussi centraux dans la mission des hautes écoles. La publication, même si cette modalité est actuellement en pleine mutation (voir la contribution de Stéphanie Fretz, «A la recherche du livre perdu», pp.219-236), est sans doute un des modèles de diffusion privilégiés de la recherche en travail social et ce livre souhaite en être une illustration.

La réflexion présentée ici se compose de contributions organisées autour de deux axes. Le premier touche au lien que la recherche – dans le contexte des hautes écoles de travail social – entretient avec la cité. Tout comme les objectifs visés par les recherches, le financement de ces travaux est lui aussi varié, reposant sur des mandats privés et/ou publics ou sur des fonds de recherche académique (que d'aucun·e·s considèrent aussi comme une forme de mandat public), les deux pouvant être associés. A partir de l'axe de la cité, cet ouvrage offre une image des rapports spécifiques que les enquêtes établissent entre équipes de recherche et actrices ou acteurs de la cité – tant du côté de la genèse que de celui de la restitution –, qu'il s'agisse des institutions mandantes, des professionnel·le·s du travail social, des élu·e·s, des étudiant·e·s ou du public intéressé.

La question de la restitution de la recherche aux étudiant·e·s amène tout naturellement au second axe de cet ouvrage qui traite, lui, de la place de la recherche dans l'enseignement dans une haute école de travail social, qu'il s'agisse de la formation de base, du master ou de la formation continue. Cette réflexion permet de s'interroger notamment sur les modes de transmission des connaissances développés pour et avec les étudiant·e·s, voire sur la genèse de nouvelles problématiques naissant de ce dialogue.

Certaines contributions se rattachent clairement à l'axe de la cité et d'autres à l'axe de la formation; une circularité existant entre recherche, cité et enseignement, d'autres textes traitent des deux axes à la fois et pourraient se trouver dans l'une ou l'autre partie de l'ouvrage. Nous avons toutefois choisi de regrouper les contributions selon ces deux angles, plaçant

en première partie les textes qui traitent principalement des relations entre la recherche dans les hautes écoles et la cité et, dans la seconde, les contributions centrées plutôt sur les liens avec l'enseignement. Une dernière section est dédiée à des questionnements plus globaux sur la recherche en travail social, mêlant des réflexions sur les modalités de diffusion et d'épistémologie.

Dans la première contribution, «Quels liens entre recherche et travail social? L'exemple des études sur l'âge et la migration» (pp. 27-43), Claudio Bolzman, spécialiste de la migration en lien avec les âges de la vie, relate comment un programme de recherche issu d'une institution spécialisée dans le financement de la recherche académique (le Fond national suisse de la recherche scientifique) lui a permis de s'intéresser, avec un groupe de chercheur-e-s, à une question encore impensée en son temps par les professionnel-le-s du travail social: celle des personnes migrantes âgées. L'exemple présenté concerne des personnes d'origine italienne ou espagnole ayant migré dans les années 1950-1960 et ayant choisi de passer leur retraite dans des établissements pour personnes âgées sis dans le pays d'accueil et non pas dans le pays ou la région d'origine. Parti d'une intuition liée à leurs précédentes recherches dans le domaine de la migration, le groupe de chercheur-e-s s'est livré à une enquête sur les personnes migrantes âgées à l'aube de leur retraite, ce qui lui a permis de porter à la connaissance publique des réflexions sur la migration habituellement considérées d'abord sous l'angle du travail rémunéré. Les résultats de la recherche ont eu l'effet d'une bombe pour les personnes concernées (les personnes migrantes), mais aussi pour les institutions liées à la vieillesse, puisque celles et ceux qui les dirigent et y travaillent n'avaient pas anticipé l'accueil de ces personnes dans la perspective liée à la migration. Le groupe de chercheur-es a ensuite été chargé de deux mandats destinés à étudier comment la question du soutien aux personnes migrantes âgées était abordée en Allemagne, France et Hollande (un pays connu pour ses recherches novatrices dans le domaine). Si, dans certains cas, une première recherche sur mandat peut pousser à approfondir l'étude en utilisant des fonds liés à la recherche fondamentale, ici, c'est un programme de recherche fondamentale – qui se dit aussi tournée vers la pratique – qui a permis de déboucher sur plusieurs mandats.

Monica Battaglini et Laurent Wicht («La recherche dans les hautes écoles entre «débat académique» et «débat citoyen», pp.45-66) approfondissent

dans leur contribution la remise en question de la distinction classique entre recherche dite fondamentale et recherche dite appliquée évoquée ci-dessus. Les auteur-e-s posent la distinction entre recherches davantage en fonction des objectifs poursuivis à court terme que des modalités d'enquête.

Dans ce contexte, Battaglini et Wicht montrent comment une enquête mandatée par les responsables d'un service public cantonal dévolu au logement a pu être reformulée et élargie grâce au soutien institutionnel et à la conjugaison de fonds publics (ceux des institutions mandantes) et de fonds internes HES-SO destinés à la recherche. L'enquête prise comme exemple reposait au départ sur un mandat de l'office du logement à Genève et visait à une évaluation de l'(in)satisfaction des habitant-e-s logeant dans un environnement considéré comme mixte socialement; une mixité que les responsables des politiques publiques appellent de leurs vœux, voulant à tout prix éviter les effets de ghettoïsation. En se basant sur la littérature scientifique et sur leurs propres travaux, les chercheur-e-s ont proposé une remise en question de la notion de mixité sociale, qu'elles et ils se sont attelé-e-s à redéfinir avec les commanditaires. Ensuite, l'équipe de recherche a été amenée à repenser le mandat en termes de cohabitation et non plus dans la perspective de la mixité sociale, mettant ainsi moins l'accent sur la recherche d'un équilibre entre les profils sociodémographiques des habitant-e-s que sur leurs modes de sociabilité au quotidien.

Dans la contribution suivante, la relation avec les instances mandantes est aussi centrale mais, ici, les chercheur-e-s Arnaud Frauenfelder, Géraldine Bugnon et Eva Nada («Enquêter en "terrain difficile": production et réception d'une enquête sociologique dans un centre éducatif fermé», pp. 67-88) présentent une réflexion centrée sur la production de données autant que sur la réception dans un contexte spécifique – celui d'un centre éducatif fermé pour mineur-e-s (CEF). L'équipe de chercheur-e-s qualifie ce terrain de «difficile», non pas tant parce qu'il serait particulièrement contrôlé, mais parce qu'il est exposé à différentes controverses publiques et parce qu'il a déjà été l'objet d'expertises antérieures. La difficulté des chercheur-e-s a aussi été d'avoir affaire non pas à un corps de métier et à ses potentiel-le-s client-e-s ou bénéficiaires, mais à un ensemble de professionnel-le-s (corps médical, personnel enseignant, équipe éducative, agent-e-s de détention), en concurrence ou en quête de reconnaissance, en raison de leur arrivée à des moments différents de l'évolution de l'établissement. S'expliquant sur les conditions de production de leurs données et sur les coulisses de leur recherche, les chercheur-e-s dévoilent, entre autres, comment elles et ils ont

considéré l'ensemble des acteurs en évitant un biais d'«enclichage» (Olivier de Sardan, 1995: 81), c'est-à-dire d'enfermement dans un groupe plutôt que dans un autre. Par ailleurs, pour son analyse, l'équipe de recherche a utilisé le concept d'«institution totale» développé par Erving Goffman. Concept que l'équipe s'empresse de déconstruire, sans toutefois l'abandonner, car celui-ci garde notamment, de son point de vue, toute sa pertinence pour le caractère «enveloppant» qu'il thématise et qui peut s'appliquer aussi bien à l'encadrement qu'à l'accompagnement des mineur·e·s séjournant dans le CEF. Le récit de la réception des analyses de l'équipe par les professionnel·le·s révèle les difficultés à partager ce concept – même revisité – avec eux, comme si la notion d'«institution totale» était passée dans le langage commun (en tout cas dans celui des professionnel·le·s du carcéral) et ne pouvait qu'être rejetée avec l'idée d'enfermement global qu'elle suppose.

En lien avec le domaine des migrations, Théogène-Octave Gakuba («Posture du ou de la chercheur·e dans la relation d'entretien avec des jeunes ayant des parcours migratoires difficiles», pp.89-108) se penche sur la question de la souffrance des jeunes associée à leur trajectoire migratoire; il rencontre certaines personnes lors d'une enquête portant sur l'exil de réfugié·e·s rwandais tandis que d'autres jeunes réfugié·e·s sont issus de l'immigration d'autres pays d'Afrique sub-saharienne. Même si le chercheur s'interroge sur le processus d'intégration des personnes avec lesquelles il s'est entretenu, le cœur de son article réside dans le mode d'entretien proposé aux interviewé·e·s. En répondant aux questions ou en narrant tout ou partie de leur vie, les jeunes revivent des souffrances liées à leur trajectoire. Ces personnes ne se sentent en effet pas reconnues dans leur souffrance, qu'elle soit due à l'exil, à l'arrivée dans le pays dit d'accueil ou, plus tard, une fois naturalisées. Quel que soit leur mode d'intégration, ces personnes souffrent de racialisation ou de racisme, notamment du fait de leur couleur de peau. Dès lors, par l'organisation de conférences de restitution et de diffusion des résultats, le chercheur a souhaité, entre autres, rendre publiques les souffrances liées à l'émigration et à l'intégration dans le pays de résidence.

Dans la deuxième partie de cet ouvrage, sont regroupées les contributions qui traitent principalement des liens entre les recherches et la formation, bien que comme nous le soulignons au début de notre présentation, les textes qui concernent l'enseignement en haute école de travail social soient

bien sûr aussi ancrés dans la cité. Former les futur-e-s professionnel-le-s de l'action sociale est une tâche que les hautes écoles assument, bien évidemment, pour et avec le reste de la société. Toutefois, les préoccupations de certaines contributions concernent plus directement les visées pédagogiques, leur déroulement et leurs effets espérés ou effectifs. C'est le cas des cinq textes suivants.

Dans la première contribution de cette seconde partie, Laurence Ossipow («La recherche anthropologique dans l'enseignement en travail social», pp. 111-129) présente une réflexion sur son enseignement autour des notions anthropologiques et sociologiques d'échanges et de réciprocité, d'habitus, de culture et de rites. Elle montre, à travers différents exemples de recherches, leur portée heuristique pour l'analyse du travail social, favorisant par-là l'engagement et la participation des étudiant-e-s dans le cours. En effet, les notions développées par des anthropologues et des sociologues de renom, adoptées pour l'analyse du travail social, suscitent la réflexion des étudiant-e-s sur leurs propres pratiques, développant leur réflexivité au point d'emprunter, par exemple, la notion de don – étudiée dans le module – pour en faire le thème de leur soirée de fin d'année. Mettant en évidence des formes d'appropriation inattendues par les étudiant-e-s ainsi que, parfois, leurs critiques sur la démonstration, Laurence Ossipow souligne tout l'intérêt pour la formation en travail social de donner la possibilité aux étudiant-e-s d'étudier et décortiquer des notions théoriques classiques, puis de les mettre en débat avec les enseignant-e-s et les professionnel-le-s du social.

Dans une même perspective de recherche et d'enseignement, Francis Loser («La posture professionnelle et la réflexivité en travail social envisagées sous l'angle ethnographique et esthétique», pp. 131-150) part de sa propre posture d'observateur sur le terrain d'une enquête liée aux domaines de l'art et du handicap et s'interroge sur ses perceptions corporelles et cognitives ainsi que sur ses émotions, avant d'expliquer comment il les relate dans son journal de terrain pour les utiliser ensuite dans un cadre analytique. Mettant l'accent sur les ressentis corporels qui peuvent faciliter la perception, la compréhension et la représentation, il montre comment les mêmes processus peuvent être vécus par les étudiant-e-s qui suivent son cours, les contraignant, par exemple, à faire l'expérience personnelle d'un déplacement en fauteuil roulant dans la cité en rencontrant des obstacles et des appuis, mais aussi parfois des attitudes stigmatisantes. Cette expérience est alors à relater puis à expliquer dans le cadre

d'un enseignement non point tourné vers la recherche mais pensant la posture professionnelle.

Dans une autre perspective, Sylvie Mezzena et Kim Stroumza (« Faire se rencontrer recherche, intervention et formation : effets en cascade d'un projet de recherche », pp. 151-172) montrent le lien étroit entre le processus de recherche et la formation. Cette dernière étant, pour les actrices et acteurs, l'essence même de toute la démarche. Les auteures décrivent comment l'équipe de recherche, dans le cadre d'un mandat de recherche, associe dès le début de l'enquête les actrices et les acteurs du champ d'activité considéré (le travail des équipes éducatives de la petite enfance, des parents et des enfants autour de la question de l'intégration). Comme le soulignent les chercheuses, leur façon de mener la recherche table sur l'intérêt des professionnel-le-s pour la thématique de l'enquête que lesdit-e-s professionnel-le-s choisissent d'aborder comme elles et ils le souhaitent, tant dans leurs propos que dans les activités qu'ils ou elles laissent observer aux chercheur-e-s. On notera que ce mode de faire est assez analogue, épistémologiquement parlant, à celui d'une partie des anthropologues et sociologues. Il s'agit, en effet, de partir du point de vueémique (ou indigène) des personnes sujettes et participantes de l'enquête. Ce point de vue présente de l'« incertitude » (on ne sait jamais ce qui adviendra dans les situations observées, ni comment la recherche va évoluer), de la « confiance » (tout le long de l'enquête, il faut faire confiance aux chercheur-e-s et à ses propres collègues, comme aux autres participant-e-s) et de l'« engagement » puisque les protagonistes ne se contentent pas de répondre à un certain nombre de questions émanant d'un guide d'entretien, ni d'être observé-e-s passivement. En fin de compte, même si, souvent (et en tout cas dans le mandat décrit), des textes sont produits, des formations sont organisées et des films ou des outils multimédias sont conçus et diffusés, les professionnel-le-s concerné-e-s ne se voient pas obligé-e-s d'appliquer d'hypothétiques recommandations qui auraient été faites par les chercheur-e-s à l'issue de l'enquête. Comme l'affirment les chercheuses : « Nos interventions visent à construire une connaissance des activités, et c'est aux professionnel-le-s de se saisir (ou non) du dispositif de recherche pour faire (ou non) évoluer leurs pratiques » (Mezzena et Stroumza : 159).

Dans leur article sur le rapport à l'argent des professionnel-le-s du travail social (ou plus précisément, des assistantes et assistants sociaux – AS) encadrant des situations de surendettement, Sophie Rodari et Laurence Bachmann (« L'imbrication heuristique entre professionnel-le-s du travail

social, recherche et enseignement», pp. 173-191), expliquent d'une autre manière comment formation et recherche s'entremêlent. C'est d'abord dans le cadre de formations estudiantines et professionnelles que la réflexion s'est ancrée, pour être ensuite développée sous forme de recherche. L'étude montre que les pratiques des AS sont variées et ne représentent pas un simple instrument de contrôle au service des institutions qui les emploient, mais bien plutôt une source d'accompagnement, de soutien et d'encouragement. Toutefois, seul-e-s les professionnel-le-s les plus militant-e-s se préoccupent plus largement des rapports sociaux et de genre qui structurent les inégalités auxquelles les personnes endettées doivent faire face. Au vu du peu de temps dont disposent généralement ces professionnel-le-s, se pose donc la question de savoir comment elles et ils pourraient s'appropriier plus largement les analyses des chercheur-e-s sur ces questions. Ainsi, la recherche renvoie directement au champ du travail social et aux politiques qui l'encadrent. Par ailleurs, les chercheuses mettent en évidence comment la construction de cette recherche s'appuie sur la collaboration entre deux profils professionnels de recherche différents. Le profil de la première est celui d'une ancienne praticienne ayant un fort ancrage auprès des terrains professionnels, la seconde présente un profil marqué par l'«excellence académique» (expérience de recherche financée par des fonds académiques, séjours dans des universités prestigieuses, publications scientifiques, etc.). Ce croisement de regards, cette mixité de profils au sein de l'équipe de recherche constitue, selon les chercheuses, une manière intéressante de répondre au défi de l'articulation entre demande de la cité, enseignement et recherche qui se pose dans les hautes écoles spécialisées.

Manon Masse («Prévenir la maltraitance envers les personnes vulnérables: de la recherche à la formation», pp. 193-215) présente deux recherches: une première, menée auprès de trois groupes d'actrices et acteurs (les personnes en situation de handicap, les proches et les professionnel-le-s) pour circonscrire la notion de maltraitance en milieu institutionnel et une seconde, qui consiste en une évaluation de la formation menée à la HETS sur les questions liées à la maltraitance. Dans celle-ci, la chercheuse montre clairement comment un programme de formation impliquant activement les participant-e-s – qui, à leur tour, devaient imaginer un programme de formation – peut avoir un impact fort sur les représentations et les interventions des étudiant-e-s. En effet, et par comparaison avec un groupe contrôle d'étudiant-e-s qui n'avaient pas reçu cette

formation, les participant-e-s élargissent et affinent considérablement leurs représentations de la maltraitance et s'impliquent même dans des débats ou des actions directes autour de cette question.

La recherche et l'enseignement dans les hautes écoles sont, comme la science en général, liées à l'histoire, au contexte, aux modes et controverses (Karsz, 2017). Ainsi, les textes présentés dans ce volume n'ont pas vocation à arrêter des positionnements de portée générale. Ils visent plutôt à interroger, voire à déconstruire – chacun à partir d'exemple précis – la notion de frontière, même poreuse, entre les types de recherches. Ils montrent ainsi que la rupture épistémologique classique entre l'analyse des scientifiques et les perspectives des professionnel-le-s du travail social n'apparaît pas comme pertinente. La recherche endosse, dès lors, une forme collaborative qui reconnaît aux pratiques et aux savoirs des professionnel-le-s toute leur importance. Outil à visée démocratique et émancipatoire, la recherche en travail social s'insère dans un cercle vertueux auquel cité et formation appartiennent; sorte de valse à trois temps qui implique un repositionnement constant face à une société en rapide et perpétuel mouvement.